

NATHALIE
BIANCO

Les petites

Sixième(s)

*« Il y a d'étranges possibilités dans chaque homme.
Le présent serait plein de tous les avènements,
si le passé n'y projetait déjà une histoire. »*

André Gide

Chapitre 1

On nous appelait « les petites ».

Où que nous allions, dans la cité, partout, ce surnom nous suivait. La mère de Myriam, toujours inquiète et protectrice, qui répétait sans cesse : « Ne vous éloignez pas trop, les petites, hein ? » Celle de Faouzia, qui prononçait avec son merveilleux accent « Ah, li voilà li pitites ! », tout en nous ébouriffant les cheveux. Et puis, tout le temps, les grands, les « jeunes », ceux qui passaient le plus clair de leur temps à traîner et fumer au pied des immeubles ou sur le parking et qui nous houspillaient : « Hé, faut pas rester là, les p'tites. Allez, cassez-vous ! » Et lorsque l'on insistait et que l'on protestait, ils nous répondaient à chaque fois : « Non, non, vous être trop petites ! »

Ce surnom nous agaçait autant qu'il nous plaisait. Nous l'aimions, parce qu'il nous donnait à nous aussi l'impression de faire partie d'une « bande ». D'ailleurs, jamais on n'aurait vu

dans la cité l'une sans les deux autres. « Les petites », c'était Fouzia, Myriam et moi, Kadi, la « petite métisse grande pour son âge ». Mais nous n'avions pas envie d'être vues comme *des petites*. Nous voulions être courageuses et fortes. Nous voulions être des détectives privées vives et intrépides.

Notre héroïne préférée était Fantômette, la jeune aventurière masquée des livres de la Bibliothèque rose. Alors, nous étions *les trois Fantômettes*.

Nous n'avions la permission de jouer que dans le hall du numéro 26, celui où habitait Myriam, parce que c'était le plus distant de la rue, le moins fréquenté et le plus calme, et parce que ses parents ne l'autorisaient pas à s'éloigner. Faouzia avait le droit d'aller partout où ses frères pouvaient garder un œil sur elle. Quant à moi, peu importait ce que je faisais et où j'étais, du moment que je ne dérangeais pas ma mère et que personne ne se plaignait de moi.

La cage d'escalier était notre terrain de jeu. Nous avions installé le siège de notre agence de détectives à l'entrée des caves, d'où nous établissions des stratégies, afin de mener à bien nos missions, dans les étages.

L'un de nos rêves était d'avoir de vrais talkies-walkies, mais en attendant de disposer d'un équipement électronique de pointe, nous avons bricolé un téléphone à l'aide de deux pots de yaourt reliés par une ficelle. Ce dispositif ingénieux ne remplissait toutefois pas parfaitement son rôle de moyen de communication à distance, puisqu'en réalité, il fonctionnait juste quand nous étions côte à côte. Lors de nos missions dans les étages, nous préférions utiliser l'alphabet morse, appris à l'aide d'un article dans le *Journal de Mickey* : nous tapions en rythme mystérieux sur la rampe pour prévenir de l'imminence d'un danger, comme l'arrivée du facteur ou d'un voisin.

Chapitre 1

Nous avions tout un tas d'équipements d'agent secret, la plupart chipés dans les *Pif Gadget* des frères de Faouzia. La lunette astronomique (numéro 677) était notre préférée, et quand l'une des trois Fantômettes partait en mission au dernier étage, elle était assurée de pouvoir faire le guet et repérer l'arrivée de n'importe quel agresseur. Nous possédions aussi le microscope à monter en kit (numéro 689), destiné à analyser les empreintes digitales et les traces de poudre, mais l'appareil, fragile, avait très vite échoué à remplir sa mission. Nous aimions tout de même le poser sur la boîte en carton retournée, qui nous servait de bureau, à l'entrée des caves, parce qu'il donnait une caution scientifique à notre installation, surtout s'il était posé à côté de notre appareil à mesurer la vitesse du vent (numéro 701). L'utilité de ce gadget ne nous était pas clairement apparue, mais nous l'adorions, parce qu'il était beau et mystérieux, et que personne, à part nous, ne pouvait se douter que les Fantômettes avaient ce pouvoir rare et poétique de mesurer la vitesse du vent.

De nous trois, Myriam était la plus fantasque et la plus lunaire. Elle rapportait souvent des gadgets et des objets improbables. C'était toute une affaire de la convaincre que les pois sauteurs du Mexique (numéro 598) ou la machine à faire les œufs carrés (numéro 602) n'avaient aucune utilité dans une enquête des Fantômettes. Souvent, j'y renonçais, contrairement à Faouzia, qui était déjà la plus déterminée de nous trois.

Un miniconflit éclata le jour où Myriam apporta un sachet hermétique, rempli de petites graines. Nous connaissions déjà cet extraordinaire phénomène, car les frères de Faouzia avaient, eux aussi, trempé leurs « pifises » plusieurs jours dans l'eau pour les ramener à la vie. À maturité, quelques-unes de ces minuscules crevettes embryonnaires atteignaient presque le centimètre.

Toutefois, si, comme tous les gamins de l'époque, nous étions fascinées par la magie de ce gadget, intégrer ces bestioles à notre panoplie de détectives paraissait peut crédible. Faouzia mit d'emblée son veto au projet : en aucun cas les Fantômettes ne pouvaient combattre le mal avec un bocal de crevettes microscopiques. Myriam eut beau argumenter, supplier et pleurer, rien n'y fit. Pour l'amadouer, Faouzia lui céda sa cape de justicière, taillée dans une chemise de nuit de sa mère. Les reflets moirés de l'acétate rose calmèrent sa déception, et Faouzia se fit confectionner une nouvelle tenue, plus sobre, dans un vieux bleu de travail de son père.

C'était un temps joyeux, insouciant et plein de promesses. Nous avons contribué à tant d'enquêtes, arrêté tant de bandits, résolu tant de mystères qu'il nous était impossible d'imaginer autre chose qu'une vie éternellement merveilleuse. Pas un instant nous n'avons douté de notre succès : un jour, nous monterions notre agence de détective, nous ferions le tour du monde pour poursuivre et terrasser les méchants, et notre courage serait reconnu partout. En attendant, les locataires du numéro 26, hall B, faisaient semblant de ne pas voir qu'ils étaient pris en filature par des détectives en herbe et supportaient stoïquement que leurs allées et venues soient épiées et commentées dans des téléphones en pots de yaourt. Certains jouaient le jeu et allaient même jusqu'à accepter de lever les mains en l'air, lorsque nous les mettions en joue avec notre appareil à mesurer la vitesse du vent.

Nous habitons dans la cité de La Valoise, au 22, rue Olivier de Serres, à Villeurbanne. Au 9^e étage, derrière la porte orange, dans un T3, s'entassaient ma copine Faouzia, ses parents et ses trois frères. Ma mère et moi habitons au 3^e. Au numéro 26, juste en face, vivaient Myriam, sa grande sœur Noémie et ses parents.

Chapitre 1

C'était l'une de ces cités populaires qui avaient fleuri dans les années 1970, moche, terne et triste, avec de grandes barres d'immeubles disposées autour de parkings et de bancs de béton. Nous ne savions pas qu'elle était moche et triste, parce que nous n'avions pas de références, pas d'autres horizons que l'école et le bout de notre rue. Mais surtout, nous étions jeunes, joyeuses, débordantes de vie, et le gris environnant n'avait aucun effet sur nous.

Chapitre 2

« *Pas de Javel, Giselda, je vous l'ai dit cent fois : pas de Javel, Madame déteste ça !*

La petite employée de maison cap-verdienne ne se laisse pas démonter.

— Oui, mé la Javel, c'est mieux pou les toilettes : c'est plou plople.

— Je sais bien, Giselda, mais souvenez-vous, Madame tient à ce qu'on se serve uniquement de produits *natu-
rels*. Je vous ai fait un stock. Il y a du vinaigre blanc, du savon de Marseille et des huiles essentielles ; on en a déjà parlé, vous pouvez utiliser le lavandin ou l'eucalyptus.

Giselda hausse les épaules. Elle n'en démord pas :

— Madame, elle a tou lé temps des soucis dé ventre depoui son voyage à Madagascar, alors jé dois faire les toilettes plou souvent, et la Javel, c'est mieux.

Chapitre 2

Je me mords les lèvres pour ne pas rire à l'évocation des soucis gastriques de la starlette Charlotte Fauvel et transige, avec un clin d'œil :

— Bon, Giselda, vous utilisez la javel très *discrètement* et, par-dessus, vous pshittez un peu de lavandin, ok ?

Son regard pétillant de malice croise le mien, et elle me fait signe qu'elle a compris. Elle acquiesce et ajoute sur le ton de la confiance :

— Les védettes, ça fé caca comme tou lé monde, hein ? »

Je ris de bon cœur. J'aime bien Giselda. J'ai beau la dépasser d'une bonne tête, elle ne s'est jamais laissé impressionner par ma grande taille ou rebuter par mon apparente réserve qui peut être perçue comme de la froideur. Pour beaucoup, je suis « la grande black qui s'occupe de tout. » Mais pour la joyeuse petite femme, je « fé caca comme tou lé monde ! »

Soulagée d'avoir évité l'incident écologique, j'abandonne Giselda à ses considérations hygiénistes. Ce soir, quand Charlotte rentrera de son shooting, elle sera contente. Elle se posera sur le canapé, ôtera ses escarpins Louboutin et froncera son ravissant nez : « Comme c'est agréable de rentrer dans une maison impeccable. Vous voyez bien, Kadi, que ça produit exactement le même effet : ça sent le propre, sans balancer des cochonneries dans la nature. Tout le monde est content, et la vie est belle ! »

Je m'abstiendrai de lui faire remarquer que je ne m'inclus pas dans ce « ... et la vie est belle ! », car personnellement, j'aspire à un peu plus que des toilettes rutilantes pour trouver que la vie est belle. Mais je n'aime pas la contrarier inutilement. C'est ainsi, il y a des gens qui inspirent spontanément la méfiance, le rejet ou l'indifférence, mais Charlotte inspire la sympathie, l'affection, même si, à bien y réfléchir, elle n'est

pas plus gentille qu'une autre. Il y a juste en elle quelque chose qui fait que l'on ne peut jamais lui en vouloir, et que l'on a immédiatement envie de la prendre dans ses bras. C'est pour cela que j'évite de l'appeler « Madame » en sa présence, alors que j'adore le délicieux côté désuet de ce terme, qui me replonge dans les livres de la Comtesse de Ségur que je lisais, enfant.

Charlotte déteste ce terme. Presque autant que si Giselda balançait un litre de Monsieur Propre à l'ammoniaque dans le lavabo de sa salle de bain. « Charlotte », disait-elle sans cesse au début de notre rencontre, en détachant bien les syllabes : « Appelez-moi juste CHAR-LO-TTE, comme tout le monde. »

Le « tout le monde » de Charlotte n'est pourtant pas tout à fait le même que le mien. Moi, je suis l'assistante personnelle de la jeune femme, sa secrétaire privée, son intendante et un peu plus que cela : une sorte de gouvernante 2.0.

Le « tout le monde » de Charlotte, c'est avant tout un essaim de maquilleurs, de coiffeurs, de coaches d'acteurs et de directeurs de casting. Elle est l'une de ces jolies actrices bientôt trentenaires, étoiles montantes du cinéma français. Elle a commencé sa carrière très jeune, avec un premier rôle dans une sitcom à succès, *Les Filles de la Cafété*. Et puis, au plus haut de sa gloire, à dix-neuf ans, à la surprise générale, elle s'est tournée vers le cinéma et a triomphé dans un film « sulfureux », où elle interprétait une jeune toxicomane à la dérive qui tombait amoureuse du père de son dealer. Les critiques ont été unanimes à saluer la performance « fiévreuse, passionnée et audacieuse » de la jeune fille. Un mariage éclair avec un rocker australien, un divorce tout aussi fulgurant trois mois plus tard, et la légende de la jeune Charlotte était lancée. Depuis, la jolie blonde collectionne avec

Chapitre 2

le même talent les premiers rôles autant que les aventures sentimentales et les couvertures de journaux people.

Son compagnon de tabloïd du moment, c'est Vincent Dumas, un metteur en scène plus confidentiel, électron libre du cinéma underground, qui enchaîne courts-métrages expérimentaux et films indépendants avec la même aisance qu'il alterne vodka tonic et vieux rhum. À quarante-deux ans, Vincent est aussi sombre, tourmenté et cynique que Charlotte est lumineuse et simple.

Depuis quelques mois, les deux forment, selon la formule consacrée, « l'un des nouveaux couples du cinéma français », même si Vincent est beaucoup moins connu que Charlotte. C'est seulement une idylle de façade, car en privé, depuis des semaines, le couple enchaîne dispute sur dispute. Il semble que l'un et l'autre diffèrent le moment fatidique de la séparation juste pour retarder les inconvénients des inévitables gros titres dans la presse à sensation. Mais je sais déjà que, dans peu de temps, je serai chargée de rédiger l'habituel communiqué de presse : *Charlotte Fauvel et Vincent Dumas annoncent mettre un terme à leur histoire d'un commun accord. Bien que leurs carrières respectives et des plannings de tournage incompatibles les aient éloignés l'un de l'autre, cette séparation est guidée par un grand respect mutuel. Aucun autre commentaire ne sera fait sur cet aspect de leur vie privée.*

En attendant, le futur ex-couple cohabite encore dans l'appartement de la jeune femme, un ancien atelier d'artiste avec une belle verrière, dans une petite rue tranquille, près de la place des Vosges. Selon le magazine *Marie-Claire* : « un intérieur chaleureux, bohème et plein de spontanéité, à l'image de Charlotte Fauvel, qui nous reçoit en toute simplicité chez elle. » En réalité, l'agencement « bohème et plein de spontanéité » du lieu a été confié « en toute simplicité » à une

décoratrice en vogue, et chaque recoin du loft est astiqué soigneusement quatre fois par semaine par les soins d'une employée cap-verdienne au tarif de de 36 € net de l'heure...

Mon travail est varié, souvent amusant, bien que très prenant, mais cela ne me dérange pas. Je vis seule, j'ai cinquante ans, plus d'obligations familiales, et ce poste convient bien à ma nature discrète et efficace. Au fil des années, j'ai réussi à transformer une timidité malade en une attitude toute professionnelle de réserve courtoise, ce qui fait de moi une collaboratrice indispensable.

Cela peut paraître étonnant, mais par certains côtés, Charlotte est encore une toute jeune fille : ainsi, relire un contrat, préparer une interview pour un magazine féminin ou organiser un voyage lui semble relever d'un savoir-faire aussi mystérieux que la fusion des particules. Quand il y a des choses à négocier ou à organiser, elle prend un petit air paniqué et me glisse à l'oreille : « Je vous laisse faire, Kadi. »

Elle vit dans un monde un peu irréel et protégé, où je suis à la fois son ange gardien, son assistante et sa confidente. D'ailleurs, à l'entendre me présenter en disant « voici Kadi, *qui m'aide* », on pourrait presque oublier que je suis son assistante et me ranger dans la catégorie « cousine de province » (ce qui, assurément, ferait de moi la « parente pauvre » la mieux rémunérée de Paris).

Depuis plusieurs semaines, Vincent a en tête le projet ambitieux de tourner une nouvelle version du mythique *Un singe en hiver* avec Gabin et Belmondo. Hier soir, il m'a demandé d'improviser une petite réception de dernière minute avec les gens de FilmaMax, sa maison de production habituelle, afin de leur présenter son idée de remake. Comme souvent,

Chapitre 2

j'ai tout géré avec efficacité, passé commande de petits fours et de minisandwichs, et fait le plein de champagne.

Aujourd'hui, je tends la note avec le récapitulatif des dépenses à Vincent. Celui-ci regarde le papier d'un air un peu surpris, comme s'il découvrait que le traiteur et le caviste ne sont pas des mécènes cinéphiles, honorés de sponsoriser ses beuveries. Lorsqu'il a terminé de fixer avec incrédulité le montant que j'ai calculé en bas de la feuille, il balbutie : « Oui, oh... Ok, Kadija, bien sûr. Bien sûr, c'est ok », et il part à la recherche de son portefeuille. J'ai toujours pris pour un signe d'élégance le fait qu'il soit le seul à prendre la peine de prononcer mon prénom complet.

Pendant qu'il signe son chèque, je lui demande si sa coûteuse petite sauterie aura été utile à l'avancement de son projet. Il lève les yeux et me regarde d'un air abattu. Selon les angles, son visage mince et anguleux, son grand nez busqué et sa bouche fine peuvent dégager une certaine séduction, mais là, son expression de désespoir est tellement accentuée que je ne peux m'empêcher de sourire. D'un air lugubre, il m'annonce :

« Au-delà de mes espérances, Kadija : ils ont adoré l'idée !

— Eh bien ? Où est le problème ?

— Le casting, Kadija, le casting : voilà le problème ! assène-il d'un ton pompeux et solennel.

— C'est sûr qu'il ne va pas être facile de trouver des successeurs à Gabin et Belmondo.

— Non, mais là, on nage dans le délire, Kadija. Vous savez qui ces dingues veulent m'imposer comme acteurs ? Vous n'allez pas le croire...

Il marque un silence pour ménager son effet mélodramatique.

— Kad Merad et Omar Sy ! » poursuit-il d'un ton indigné.

Je lui adresse un petit sourire désolé et plein de compassion : à ce moment-là, Vincent Daumas, le talentueux réalisateur de quarante-deux ans au regard bleu azur, le *bad boy* du cinéma underground français aux allures de dandy désinvolte et décadent, connu pour ses frasques, son penchant pour l'alcool et la fête, se métamorphose. Soudain, il a dix ans, il est sur le point d'être puni pour une bêtise et cherche par tous les moyens à échapper à l'injustice de la sanction : « Vous croyez qu'on aurait dû commander plus de champagne ? » me demande-t-il d'un air penaud.

Chapitre 3

Nos jeux étaient toujours les mêmes. Parfois, nous jouions à l'élastique, à la marelle, et nous faisions du patin à roulettes devant l'immeuble. Néanmoins, tout autant que les Fantômettes, nous adorions jouer aux Drôles de Dames, inspirées de la série TV en vogue à l'époque.

Faouzia faisait Farrah Fawcett. Toujours. Bien sûr, elle ne lui ressemblait pas du tout : elle était petite, avait les dents du bonheur, des cheveux fins et tout raides, mais elle possédait une énergie et une détermination d'enfer, doublées d'un crochet du droit suffisamment convaincant pour faire taire toute remarque acerbe émanant d'un observateur pointilleux. Elle était donc la blonde Jill Munroe, à la crinière de lionne et au sourire parfait.

Myriam était Kelly, la séduisante brune. Le rôle lui allait comme un gant, car elle était incontestablement la plus jolie de nous trois, avec sa magnifique et longue chevelure auburn, ses pommettes hautes et son regard clair. Fantastique

et libre, elle avait une manière très personnelle de jouer, et il y avait toujours un moment où elle se sentait à l'étroit dans son rôle. Alors, elle décidait de changer les règles : elle transformait le personnage d'origine et devenait subitement un croisement entre Super Jaimie, Goldorak ou même Julie, la marchande de bonbons de *L'île aux enfants*. Faouzia protestait, mais Myriam se contentait de rire, en brandissant son sabre laser ou sa baguette magique, selon son humeur.

Quant à moi, j'avais beau dominer mes amies d'une bonne tête, je n'en étais pas moins une fillette timide et empruntée. Pourtant, en leur présence, pleine d'une nouvelle assurance, je devenais Sabrina, la plus sérieuse et la plus réfléchie des Drôles de Dames, celle qui trouvait toujours la clé du mystère grâce à son sens de l'observation.

Nous jouions chacune avec nos personnalités, mais nous le faisions avec application, comme si notre vie en dépendait, et nous y mettions tout notre cœur.

Faouzia était une petite fille hyperactive et pleine d'énergie : sans cesse, il lui fallait courir, sauter, bondir et se mesurer à des adversaires imaginaires. Son rival préféré restait l'ascenseur, qu'elle défiait dans des courses folles, montant et descendant sans relâche les douze étages de la tour, essayant de deviner à quel palier il allait s'arrêter, afin d'être là, à l'ouverture de la porte automatique, prête à mettre en joue avec son revolver invisible un voisin qui découvrirait, tout interdit, qu'il était devenu l'ennemi public n° 1.

Myriam et moi préférons mener des enquêtes, résoudre des mystères. Nous élaborions des scénarios complexes, avec des faux coupables et des indices cachés. Je suspectais tout le monde dans l'immeuble, la gardienne, les voisins, le facteur. S'il cela n'avait tenu qu'à moi, nous aurions procédé à un interrogatoire en règle de chaque locataire.

Chapitre 3

Pour examiner les empreintes digitales sur les boîtes aux lettres, je rêvais d'avoir une loupe, comme les grands en cours de sciences naturelles, au collège, mais ma mère s'opposa à cet achat stupide. Le père de Faouzia, qui travaillait sur les chantiers et était très habile de ses mains, m'en bricola une, avec une armature de vieille passoire à thé et un morceau de plastique transparent.

Une année, pour Noël, Myriam reçut un déguisement de fée, composé d'une longue robe rose pâle, sur laquelle étaient collées des étoiles, et d'un haut chapeau pointu en carton argenté, surmonté d'un voile. Après négociations, elle accepta de renoncer à son chapeau pointu (trop voyant pour les filatures), mais elle refusa avec véhémence de se séparer de sa baguette magique et de sa robe rose pâle étoilée. Même en hiver, elle continua à la porter par-dessus ses pantalons de velours et sous son anorak.

Pour passer le temps, lorsque nous étions en planque sous la cage d'escalier, nous découpions les silhouettes de nos héroïnes dans les vieux *Télé 7 Jours*, tout en imaginant ce que seraient nos vies plus tard. Faouzia nous voyait toutes les trois à la tête de notre agence de détectives dans un immense loft, à New York, ou dans une somptueuse maison de Los Angeles. Myriam voulait surtout voyager et parcourir le monde. Elle avait du mal à trancher entre le vaisseau spatial et le carrosse, mais elle pressentait que la planète lui tendait les bras et que le monde ne serait jamais assez vaste pour contenir sa douce folie.

J'étais la seule qui ne faisait pas de rêves d'avenir. Chez moi, tout était triste et éteint, mais la froideur de mon quotidien était compensée par le monde que je m'étais créé et que j'aimais : mes amies, leurs familles, l'école et les livres. Je n'avais pas d'autres aspirations que de conserver toujours

ma place dans ce cocon rassurant, car quand je ne jouais pas aux Drôles de Dames, je lisais. Et même quand je jouais, il m'arrivait de garder un livre avec moi, parce que cela restait cohérent avec le personnage de Sabrina, qui était la plus réfléchie des trois détectives.

Je n'avais pas de livres à la maison, mais Noémie, la grande sœur de Myriam, nous emmenait à la bibliothèque une fois par semaine. Faouzia n'avait pas le droit de nous accompagner, parce qu'elle courait partout dans les rangées silencieuses et n'arrivait pas à rester en place. Myriam allait voir des livres, comme on va dans un musée contempler des tableaux : elle admirait les images, observait les illustrations et s'extasiait devant les couvertures en disant : « Oh, il a l'air trop joli, celui-ci ! »

Quant à moi, j'adorais la bibliothèque, et ma seule crainte était de me retrouver un jour à avoir lu tous les ouvrages existants dans ses rayons. Avec une grande patience et beaucoup de pédagogie, Noémie me démontra que mathématiquement, ce moment ne pourrait jamais se produire. Rassurée, je n'eus plus besoin de me rationner, et la bibliothécaire ferma les yeux sur le fait que chaque semaine, je dépassais le nombre maximal de livres autorisés à l'emprunt.

Parfois, madame Benarbia, la mère de Faouzia, chez qui je passais beaucoup de temps, s'inquiétait : « Ti vas te fire mal aux yeux, ma pitite, à lire tout li temps comme ça ! » En effet, je lisais en permanence et partout : dehors, sur les bancs de béton, quand il faisait beau, assise sur les marches de l'escalier, en attendant mes amies, dans la cuisine et, bien entendu, dans mon lit.

Les frères de Faouzia se moquaient de moi : ils m'appelaient « l'intello », et parfois, Majid, le plus jeune, me provoquait :

Chapitre 3

« Oh, l'intello, tu veux des lunettes ? » Puis, dédaigneux, il lâchait : « Allez, c'est bon, arrête de faire ta p'tite Française. »

Je haussais les épaules. J'étais trop timide pour répondre, mais au fond de moi je savais : je ne faisais pas « ma p'tite Française » : j'étais américaine. Californienne, plus précisément. Je m'appelais Sabrina Duncan et j'étais détective privée.